

Le conflit : vivre la conversion en Fraternité

« Oui, il est bon, il est doux pour des frères de vivre ensemble et d'être unis !

On dirait un baume précieux, un parfum sur la tête, qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descend sur le bord de son vêtement.

On dirait la rosée de l'Hermon qui descend sur les collines de Sion. C'est là que le Seigneur envoie la bénédiction, la vie pour toujours. »

Psaume 132

Oui, cela est une certitude, une aspiration profonde, le fondement de toute vie communautaire, fût-elle laïque ou religieuse, et à tel point que dans une ancienne abbaye bénédictine de ma région, on trouve dans une des absides deux chapiteaux qui traitent de cette vie en frères. L'un présente deux hommes confondus en un seul : une seule tête avec une longue barbe, mais quatre pieds et quatre bras... Ils sont bras dessus, bras dessous, avec le regard un peu perdu. Ce corps penche légèrement vers l'avant, comme s'il allait tomber du chapiteau, de sorte que l'on peut entendre la mise en garde : « Si un aveugle guide un aveugle, tous les deux tomberont dans un trou. » (Mt 15,14)

Peut-être cela doit-il nous mettre en alerte sur la façon idéalisée dont nous regardons la vie fraternelle, oserais-je même dire la façon fantasmée de concevoir des relations fraternelles, où l'autre tellement semblable ne saurait me décevoir. Peut-être aussi pour sauver coûte que coûte cette vision idéale, vais-je essayer de mon côté de ne jamais décevoir, renonçant à dire ce que je pense

vraiment, à exprimer vraiment ce que je ressens et la vérité de mes besoins, jusqu'à ce que cela ne soit plus tenable. Et voici que le conflit surgit, dans la colère souvent et la rupture parfois.

Au fond, cela nous ramène aux premières relations qui se sont construites avec la personne qui prenait soin de nous. Dans les premiers mois de notre existence, nous l'avons considérée comme le prolongement de nous-même, dans l'illusion que le monde extérieur allait répondre à tous nos désirs. Et nous avons appris à adapter nos réactions afin que, ne décevant pas la procuratrice de tant de bienfaits, cela nous maintienne dans cette illusion de toute-puissance. Puis est arrivé le jour de la désillusion, le jour où nous avons découvert que l'on ne répondait pas toujours comme nous le voulions et l'exigions, alors le conflit vit le jour, éclatant dans une crise où nous apprenions à dire « NON » et à tenter de maîtriser la relation – « Je vais partir de cette maison et changer de maman ! » – et nous avons commencé à grandir et à devenir autonome, sans changer de



Le Cap

maison ni de maman, acceptant que tout n'était pas parfait. Nous avons à perdre nos modes d'attachement à nos premiers objets d'amour et les images illusoires de nous-même et des autres pour entrer dans des relations qui, intégrant le réel, deviennent source de paix et de joie.

Donc, bonne nouvelle, le conflit fait partie de notre vie, de notre développement et de notre croissance. Il n'est pas une catastrophe à condition d'avoir pu le vivre comme une traversée et non pas comme une menace.

En face de mon fameux chapiteau des deux qui ne font qu'un, il y a l'envoi des Douze en mission, une autre façon d'être frères : marcher ensemble « sans or ni argent, ni monnaie de cuivre à mettre à sa ceinture, ni sac pour la route, ni tunique de rechange, ni sandales, ni bâton » (Mt 10, 9-10). Au-dessus de ce chapiteau, une petite scène représente un homme sortant de la gueule de ce qui ressemble bel et bien à un loup, en tout cas à quelque chose qui dévore. De fait Jésus prévient : « voici que moi, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (Mt 10, 16), mais Jésus sait, Lui, que nous sortirons vainqueurs avec Lui de tout ce qui, dans nos relations, est mortifère. La première réalité mortifère que nous enseigne la Bible est illustrée par la relation entre deux frères (tiens, tiens...) qui se termine par un meurtre.

Ce qui est mortifère, c'est la rivalité, considérer que ce que l'autre possède est désirable au point de vouloir s'en emparer, et si c'est la place de l'autre qui est désirable, je peux aller jusqu'à l'éliminer. Elle n'épargnera pas ceux qui, partis deux par deux, se mirent un jour à discuter de qui était le plus grand parmi eux. Peut-être est-ce là la racine de bien de nos conflits mortifères, ceux qui s'expriment par la

colère souvent et la rupture parfois. Il n'est donc pas anodin ce dernier des 10 commandements, vous savez bien, celui qui dit « **Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne : rien de ce qui lui appartient.** » Parce que dans cette rivalité folle, on peut aller jusqu'au meurtre.

Cela n'est pas à entendre seulement d'un point de vue « matériel » mais aussi spirituel ; c'est ainsi que François explicite : « L'Apôtre dit : **"Personne ne peut dire : 'Jésus est Seigneur' sinon dans l'Esprit Saint"**. Et : "Il n'y a personne qui fasse le bien, il n'y en a pas même un seul." Par conséquent, quiconque envie son frère à propos d'un bien que le Seigneur dit et fait en lui relève du péché de blasphème, car il envie le Très-Haut lui-même qui dit et fait tout bien. » (Adm 8)

Il nous faut donc nous tourner vers Celui de qui vient tout bien, et quitter par la même occasion toute jalousie mais également la tentation de nous prendre pour des petits saints à prendre en exemple. Car parfois nous brandissons nos dons et nos talents comme des objets désirables entraînant nos frères à nous envier.

Nous sommes tous envoyés, et pour éviter de prendre une place dominante qui nous mettrait en surplomb, nous partons sans or ni argent, sans menue monnaie qui nous dispenserait d'avoir à demander et à nous confronter à nos besoins et nous ouvrir à ceux de nos frères. Sans bâton, c'est-à-dire sans autorité sur nos frères. Sans sandales, parce que nous partageons ensemble les

mêmes aspérités du chemin et qu'à ce titre nous devons prendre soin de nous de façon mutuelle en nous lavant les pieds les uns aux autres, suivant ainsi les pas de notre maître et serviteur.

Ce n'est pas tant pour aller à la rencontre de l'autre que nous sommes envoyés sans rien posséder, que pour vivre dans le concret et entre nous ce que nous annonçons. Ah oui, me direz-vous, mais quand même, ce n'est pas si idyllique. Oui, vous avez raison ! On a beau partir sans équipement ou justement parce que nous laissons nos équipements, nous voici rendus un peu plus vulnérables à la rencontre de l'autre qui est mon frère. Parce qu'il n'est pas si semblable que ça au fond, il est même parfois radicalement différent, et ça frotte parfois...

Et voilà que nous nous mettons à juger sa façon d'être, à condamner ce qui chez lui nous dérange... autant de nouvelles sources de conflits possibles et à venir. Mais aussi surtout autant d'occasions de nous convertir, de regarder ce qui se cache derrière nos jugements, nos condamnations. À quoi me renvoie donc ce que je ne supporte pas chez mon frère ? C'est là, je crois, que les principes de la Communication Non Violente peuvent nous aider, comme une forme d'introspection et de déconstruction de nos schémas mortifères. Elle nous permet une écoute attentive de ce qui se passe en nous et chez l'autre, en évitant de porter des jugements. Mais elle ne peut être appliquée dans toutes les situations et elle nécessite une adhésion de chacun.

Quand Jésus, Lui, nous demande de ne pas juger, de ne pas condamner, il ajoute : pardonnez et donnez ! (v. Lc 6, 37-38) L'exigence dans laquelle il nous faut grandir, c'est bien celle de l'Amour. Jésus

vient parfaire la Loi en ajoutant l'ultime commandement celui qui accomplit tous les autres. Il nous demande de l'imiter Lui et de ne plus chercher chez nos frères ce qui nous semblerait désirable. Un amour qui va jusqu'au don et au pardon. Pour qu'un don soit plein et entier, il faut qu'il soit purifié de tout jugement et toute condamnation. À quoi ressemble mon don si je juge au fond de moi mon frère ? Si mon don est pur, ce que je donne à l'autre, c'est l'entière possibilité d'être ce qu'il est, comme il est, et non pas comme je voudrais qu'il soit. Et alors seulement, là, à cet endroit-là, je pourrais aussi pardonner, donner un pardon qui n'accuse pas mais qui sait qu'il est d'abord reçu du Père pour soi, un pardon qui délivre du mal sans pour autant l'effacer.

C'est le don ultime de Jésus sur la croix qui nous fait entrer dans la miséricorde du Père pour nous et nos frères. Nos conflits, s'ils deviennent le lieu d'une conversion vraie, doivent pouvoir trouver leur issue dans une réconciliation possible, au nom de cette exigence de l'Amour qui nous rassemble en Fraternité et permet à chacun de faire le chemin qui lui est propre avec le Seigneur.

**Ne désirons rien d'autre,
ne veuillons rien d'autre,
que rien d'autre ne nous plaise
et ne nous délecte
que notre Créateur et Rédempteur
et Sauveur,
le seul vrai Dieu,
qui est plein bien, tout bien,
tout le bien,
le vrai et souverain bien.**

François d'Assise (1Reg 23, 9)

■ *Sylvie Badets*